IN MEMORIAM

ANDRÉ MANDOUZE

(1916-2006)

André Mandouze nous a quittés le 5 juin 2006, alors qu'il s'apprêtait à fêter ses quatre-vingt-dix ans. Si la presse a salué en lui l'homme public, l'intellectuel engagé, elle n'a pas toujours su rendre justice à l'œuvre du latiniste, du spécialiste de saint Augustin. C'est de cette œuvre qu'il convient de dire ici quelques mots, en manière d'invitation à la relecture ou, pour les plus jeunes, à la lecture. Quel meilleur hommage rendre à un savant que de puiser derechef en ses écrits une utile nourriture pour le présent et pour l'avenir ?

Les quelque 800 pages de *Saint Augustin. L'aventure de la raison et de la grâce*, un livre publié en 1968 à partir d'une thèse d'État dont Henri Irénée Marrou avait été le rapporteur, témoignent d'immenses dépouillements dans la littérature secondaire et surtout d'une infatigable, d'une enthousiaste fréquentation d'Augustin. Au-delà des discussions érudites, l'ouvrage met en lumière, avec une sympathie hautement revendiquée, « ce qui fait la continuité d'une vie et l'unité d'une œuvre ». Bien plus, André Mandouze, dont personne ne pourrait dire que ses convictions chrétiennes l'aient conduit, au long de sa vie, à négliger les urgences de la cité humaine, y déclare en toute franchise : « c'est un certain intérêt pour ses aspects mystiques qui m'a engagé dans l'aventure augustinienne ». La même passion pour l'expérience religieuse la plus profonde d'Augustin s'était déjà manifestée en une contribution de 1954, *« L'extase d'Ostie. » Possibilités et limites de la méthode des parallèles textuels*, publiée dans le recueil *Augustinus magister*, qui célébrait alors le 16e centenaire de l'évêque d'Hippone. Cet article demeure encore aujourd'hui une rafraîchissante leçon de méthode, tout habité qu'il est, comme plus tard *L'aventure de la raison et de la grâce*, par la sympathie pour l'auteur étudié, par l'amour des grands textes, enfin par ce sens du concret que les philologues et les historiens ne devraient jamais négliger, et dont chacun des travaux d'André Mandouze donne un vigoureux et durable exemple.

Loin de la chaleur de la thèse et des articles, il y a la « terrible austérité » (l'expression est d'André Mandouze lui-même) de la *Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303-533)*, parue en 1982 comme premier tome de la *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire* (*PCBE*) fondée en 1951 par Henri Irénée Marrou et Jean-Rémy Palanque. Ce très gros volume rassemble et classe la documentation de première main à propos de 2 565 personnages : évêques, prêtres, diacres, clercs inférieurs, moines, chrétiens restés dans le monde mais n'en ayant pas moins activement participé à la vie ecclésiale... Depuis un quart de siècle, tous les chercheurs travaillant sur le Maghreb romain ont pu apprécier l'utilité de cette somme impressionnante, qu'André Mandouze avait annoncée et présentée dès 1973 dans un article de la *REL*.

Son activité scientifique ne doit pas faire oublier qu'André Mandouze fut également très attentif à la diffusion du savoir auprès du plus vaste public. Plu-

sieurs générations d'anciens étudiants pourraient raconter avec quelle verve et quelle passion il enseignait en Sorbonne, non seulement Augustin et la patristique, mais aussi — sans se départir le moins du monde de son enthousiasme — le thème latin. En 2003, lors de l'année de l'Algérie en France, il organisa avec Gérard Depardieu, en divers lieux hautement symboliques, dont la cathédrale Notre-Dame de Paris, des lectures publiques d'extraits des *Confessions* : le latiniste introduisait les textes, l'acteur les lisait ensuite. Ces étonnantes soirées à deux voix firent connaître saint Augustin à des milliers de gens qui, auparavant, n'en avaient pour ainsi dire jamais entendu parler.

La dernière intervention publique d'André Mandouze date, à ma connaissance, du 6 mai 2006. François Baratte et Vincent Zarini avaient décidé de consacrer ce jour-là à Augustin, en Sorbonne, une séance du Centre Lenain de Tillemont. Alors qu'il ne pouvait presque plus marcher, André Mandouze avait tenu à y participer. D'une voix dont la force défiait une fois encore le poids des ans, il avait notamment adressé des conseils et des encouragements aux plus jeunes d'entre nous, les étudiants de master et les doctorants : « Je suis heureux de saluer le travail que vous faites. »

Indéfectiblement fidèle à ses maîtres — à Jean Bayet, à qui il déclarait devoir sa « vocation augustinienne », à Marcel Durry, à Henri Irénée Marrou —, inépuisablement bienveillant envers les générations nouvelles, André Mandouze était un humaniste dans toute la plénitude de ce terme. Annonçant volontiers dès le début de sa thèse, sans angoisse, les inévitables limites de celle-ci, il disait avec confiance de ces *Confessions* qu'il étudiait sans prétendre en épuiser la richesse : « Le chef d'œuvre aura toujours le dernier mot. » C'est ainsi qu'en ces années 2000 il retrouva les *Confessions*, moins pour les commenter que pour les faire résonner comme une parole actuelle, vivante, offerte au plus grand nombre. Lorsqu'au flanc de la montagne son maître Virgile lui apparaît pour la première fois, Dante le salue avec admiration puis se recommande à lui ainsi : *Vagliami il lungo studio e il grande amore !* L'on imagine bien André Mandouze en train de dire la même chose à saint Augustin.

Jean-Marie Salamito.

JEAN-PAUL BRISSON

(1918-2006)

J'ai appris avec tristesse, comme l'ont fait tous ses collègues et amis, la disparition de Jean-Paul Brisson. Je me souviens de ce qui fut, je crois, sa dernière apparition dans une réunion de notre Société : il était venu entendre une communication sur Virgile et avait dit ensuite quelques mots avec beaucoup de justesse et d'autorité. Nous pouvions le voir, mais il ne nous voyait pas ; pourtant, il compensait son handicap avec autant de courage que d'efficacité, aidé en cela par son épouse Monique, affectueuse et attentive. Ses collègues de Nanterre se souviennent d'un enseignant passionné et passionnant. Sur le plan de la recherche, il s'était d'abord intéressé à Hilaire de Poitiers et au christianisme en Afrique, avec ses hérésies. Il avait dirigé avec Jean-Pierre Vernant la section du Centre d'Études et de Recherches Marxistes consacrée à l'Antiquité. Il avait encore participé récemment en collaboration avec Jean-Pierre Vernant et le regretté Pierre Vidal-Naquet à une étude sur les origines antiques de certains concepts politiques. Mais ce que je connais le mieux, c'est son *Virgile, son temps et le nôtre*, publié en 1966, qui s'attaque aux idées reçues concernant un poète augustéen qu'on a souvent cherché à annexer. En 1992, nous avons pu lire aussi *Rome et l'âge d'or. De Catulle à Ovide, vie et mort d'un mythe*. Il y avait décrypté ce qui, derrière un tel mythe, touchait à la notion de liberté et au problème du bonheur. À la fin de la conclusion, Jean-Paul Brisson citait une phrase du Colombien Alvaro Mutis qui me va droit au cœur : « Face à tout ce que vous évoquez » — il s'agissait de la terreur, de la torture, de la famine et des guerres —, « laissez-moi vous dire que je ne connais pas, que je n'ai pas trouvé d'autre solution que d'écrire de la poésie chaque jour ». Jean-Paul Brisson a été un homme intelligent et courageux.

Simone Viarre

R.P. MAURICE TESTARD

(1921-2006)

A la mémoire d'un combattant qui s'est dévoué spécifiquement à « la défense et à l'illustration du latin », pour lui emprunter le titre d'un article qu'il fit paraître en 1971 dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, tel sera aujourd'hui l'objet essentiel de nos propos concernant le R.P. Maurice Testard. Il s'est éteint le 28 janvier dernier à Saint-Brieuc, où il s'était retiré pour son ultime *otium*. Soucieux d'y poursuivre quelques travaux, il se consacra à l'étude de certains textes de saint Augustin que lui avait envoyés son ancien élève le Père Madec. Désireux de garder des contacts avec ses collègues, il fit l'effort de se déplacer encore plusieurs fois à Paris pour participer à telle ou telle des réunions de diverses Sociétés, dont la nôtre, auxquelles il restait très attaché. Nous avons encore en mémoire, avant son départ pour la Bretagne, la série des quatre grandes leçons qu'il donna dans notre assemblée à partir de 1999 intitulés « Observations sur la pensée de Cicéron, orateur et philosophe. Consonances avec la tradition judéo-chrétienne ». N'était-ce pas en quelque sorte un testament intellectuel et spirituel où l'analyse minutieuse des textes s'alliait à la progression rigoureuse de la pensée ?

Mais remontons un peu plus haut dans le passé. Il était né à Rennes en 1921. Sur quel front il eut à lutter dès sa jeunesse, son dernier ouvrage (paru en 2003) nous l'apprend. Mais pour nous borner à la *militia Latini*, sa carrière universitaire débute par ses études couronnées par une licence ès Lettres obtenue en Sorbonne en juin 1947. Dès 1950 il commence à enseigner à la Faculté des Lettres de l'Institut Catholique de Paris. Huit ans plus tard, en 1958, il soutient sa thèse d'Etat en Sorbonne sur saint Augustin et Cicéron et la fait éditer la même année. Il devient alors Membre de l'Institut d'Etudes Augustiniennes. L'année suivante, il obtient le Prix Teissonière de l'Académie française. Parallèlement, il continue d'enseigner la littérature latine à l'Institut Catholique. Pour nous, ses étudiants d'alors, sa personnalité austère lui conférait de prime abord la *grauitas* d'un Caton, mais sa vive sensibilité se révélait quand, en nous expliquant Virgile ou Cicéron, il savait nous faire comprendre la grâce et la beauté des *Géorgiques* ou la tension pathétique des *Philippiques*.

Outre des tâches administratives importantes à l'Institut Catholique au sein des départements de Latin et de Grec (de 1960 à 1967), il en assuma parallèlement bien d'autres. Pendant 11 ans, de 1961 à 1972, il fut membre du Bureau de la Société des Etudes latines en qualité de Commissaire aux comptes. Depuis 1965, il était Membre du Conseil d'Administration de l'Association G. Budé et Secrétaire général adjoint du Bureau de l'Assemblée.

En 1967, il fut appelé à exercer son enseignement comme Professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Catholique de Louvain. Il allait y rester 20 ans jusqu'à son Eméritat en 1987. Il y avait été très vite nommé Officier de l'Ordre de Léopold. Ses tâches en Belgique ne le dispensèrent pas de ce qui était à ses yeux un devoir au moins mensuel : celui de participer régulièrement en France aux activités des différentes Sociétés dont il était un membre assidu. J'en veux pour preuve notamment la vice-présidence, puis la présidence de notre Société qu'il exerça respectivement en 1973, puis en 1974.

En 1987, revenu à Paris où il fut accueilli par ses confrères de l'Oratoire de France, il fut élu à l'Académie du Maine, puis dès 1994 à la Société Nationale des Antiquaires de France dont il devint Membre résidant en 1997.

Homme de devoir, ce n'est pas une coïncidence s'il consacra une part importante de sa recherche scientifique à la publication des deux œuvres en langue latine du *De officis*, celui de Cicéron bien sûr, puis celui de saint Ambroise. Son ouvrage sur saint Jérôme, ainsi que celui sur *Les Chrétiens latins des premiers siècles*, restent des manuels précieux pour la recherche et pratiques pour l'enseignement. Plus d'une cinquantaine d'articles publiés en majorité dans la *R.E.L.*, le *B.A.G.B.* et la *Rev.Et.Aug.* témoignent de ses soucis pédagogiques autant que de ses études des auteurs classiques et chrétiens, fruit d'une *ruminatio* conjointe du *Verbum* et des *uerba*.

Homme de contact, il fut un collègue apprécié dans les milieux universitaires. Rappelons quelques témoignages à ce sujet : celui de R. Chevallier qui, en 1984, publia dans la Revue *Caesarodumum* un volume « Présence de Cicéron » en hommage au R.P. Testard, « un des meilleurs spécialistes de Cicéron, à qui sa double culture, païenne et chrétienne, confère un humanisme tout particulier » ; rappelons le témoignage d'A. Mandouze constatant que son « dévouement à la communauté scientifique était le corollaire d'une grande activité personnelle de recherche » ; rappelons celui de J. de Romilly qui écrit : « Pendant bien des années, tous ceux qui s'intéressaient aux langues classiques et à la culture littéraire ont approché et connu le P. Testard. Nous l'avons rencontré dans toutes les réunions des associations ». Ajoutons enfin l'hommage récent d'A. Michel qui constate que « l'œuvre du P. Testard ressemble à son auteur : elle unit deux types de valeur qui s'accordent au lieu de s'opposer, le sublime et la modestie ».

Revenons sur ses fonctions d'enseignant : même lorsque l'heure de la retraite arriva, il se sentait toujours responsable de ses anciens élèves, comme le prouve la lettre collective qu'il leur envoya en 2005 où il insiste sur l'importance de l'échange entre maître et élèves dans l'étude des auteurs : « La qualité de votre attention soutenue devant de grands textes, votre admiration partagée et vos questions créaient les meilleures conditions d'un travail approfondi ». Il médite aussi sur le sens du mot « Université », qui pour lui désignait certes une communauté de Professeurs et d'Etudiants, mais devait aboutir à la communion d'un idéal partagé. Aux plus jeunes, ou à ceux qui jugent trop rapidement, la *grauitas* du Père Testard pouvait paraître austère et distante. Paradoxe chez un homme dont le commerce était si accessible et parfois enjoué. On sortait rasséréné de ses entretiens car il possédait une rare qualité d'écoute et ses réponses sans complaisance ne blessaient pourtant jamais son interlocuteur.

Nous lui donnerons pour finir la parole. Voici quelques lignes du début de son dernier ouvrage où une certaine dose d'humour tempère la gravité du propos. Evoquant ses souvenirs d'enfance, il écrit : « Tous les hommes, devant le bambin que j'étais, parlaient du front. Ce mot évoquait toujours pour moi le front de Maurice Testard, mon père ! C'est à partir de cette réalité, qui m'était familière, que j'essayai de comprendre. Je me disais que si le front était quelque chose comme le front de mon père, le front devait être quelque chose de très beau, de très élevé, de très noble ».

De l'enfance jusqu'au grand âge, le R.P. Testard n'a-t-il pas fait front en effet pour la défense des plus hautes valeurs ? Rome lui donnait pour ce faire ses meilleures armes : celles de la *Fides* et de la *Pietas*.

A.-M. Taisne.

JEAN-PAUL BOUCHER

(1925-2006)

Jean-Paul Boucher nous a quittés le 23 mai 2006. Il était né à Nancy en 1925. Après avoir préparé le concours de l'Ecole Normale Supérieure au lycée Louis-le-Grand, il entra à la rue d'Ulm en 1945, où il fut l'élève de Pierre Courcelle et de Jean Bayet. Reçu à l'Agrégation de Lettres en 1949 , il fut nommé professeur au lycée Henri-Poincaré de Nancy. Membre de l'Ecole Française de Rome (1951-1952), il effectua ensuite toute sa carrière à la Faculté des Lettres de Lyon, devenue une composante de l'Université Lyon II, puis de l'Université Lyon III Jean Moulin, successivement comme Assistant, Maître de Conférences et Professeur, jusqu'à sa retraite, en 1985.

Avec un égal rayonnement, il partagea ses activités entre les recherches littéraires, l'archéologie et l'enseignement.

C'est d'abord comme spécialiste de Properce et de l'élégie romaine qu'il s'est fait connaître. Sa thèse, *Etudes sur Properce, problèmes d'inspiration et d'art* (E. de Boccard, 1965), sous la direction de P. Boyancé auquel il n'a cessé de rendre hommage, a renouvelé de fond en comble les études propertiennes. Considéré par la bibliographie allemande comme *grundlegend*, son travail a donné une dimension de profondeur humaine à l'élégie, en mettant en évidence deux concepts, l'un, historique, celui de génération élégiaque, l'autre, esthétique, avec la définition de *l'ars tenuis*, hérité, mais pas seulement, de la muse légère de Callimaque. Il a su montrer que l'élégie n'est pas seulement un jeu littéraire, bien qu'il en ait démonté avec talent les mécanismes, mais aussi un regard sur la vie et la mort, et que, selon ses mots, « sous des apparences qui peuvent sembler frivoles ... (elle) est un témoignage sérieux sur l'homme. »

Dans sa thèse complémentaire sur Caius Cornélius Gallus, il s'est attaché à un poète réputé méconnu et il a su, avant même la découverte des papyrus de Qasr Ibrim, dessiner un portrait politique et littéraire du plus mystérieux des poètes élégiaques.

Il fut aussi, pendant des années décisives, appelé à diriger les Antiquités historiques de la région Rhône-Alpes. C'était au moment où les grands travaux d'urbanisme et d'aménagement, en particulier à Saint-Romain-en-Gal, avaient permis de nombreuses découvertes. Dans cette charge, Jean-Paul Boucher ne s'est pas contenté d'assumer des responsabilités administratives ; il s'est montré homme de terrain, voire de chantier, suivant personnellement chaque fouille et allant inlassablement sur place. Cette activité a abouti, entre autres publications, à la synthèse consacrée aux époques gauloise et gallo-romaine, qui a paru dans l'ouvrage collectif *Le Rhône et Lyon* (1987) .

Enseignant-chercheur, Jean-Paul Boucher a été tout autant enseignant que chercheur. Homme ouvert, il a su amener plusieurs générations d'étudiants aux trésors de la langue et de la littérature latines. A tous les niveaux d'enseignement, depuis ce qu'on appelait alors la propédeutique, jusqu'à l'agrégation, il faisait découvrir avec un enthousiasme communicatif toute la richesse que contient une œuvre. Dès la première année, il apprenait à ses élèves qu'une page de latin n'est pas seulement un extrait destiné à un recueil de versions, qu'on déchiffre avec peine, mais l'élément d'un ensemble qu'il invitait à connaître dans sa cohérence et

sa continuité. Pour lui, l'étude de la littérature ne se limitait pas à l'analyse du « fonctionnement » d'un texte ; c'était avant tout une introduction à la vérité et à la beauté.

Ses qualités humaines n'étaient pas moindres. Uni à sa famille par des liens d'affection très profonds, il ouvrait largement sa maison de Saint-Cyr-au-Mont-d'or à ses amis, à qui il faisait partager sa connaissance et son amour des grands crus. Lecteur fervent des *Géorgiques* de Virgile, il cultivait son verger avec dévotion.

Comme savant, comme professeur, comme homme, il avait acquis l'estime et l'affection unanimes de ses étudiants et de ses collègues.

C'était, au sens plein du terme, un humaniste.

Jean-François Berthet & Bruno Pagnon.